3 1761 08266439 2

Simonnin, Antoine Jean Baptiste
Le curé et les chouans

PQ
2428
S72C8

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lecuretleschou00simo

LE CURÉ

ET

LES CHOUANS,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR

NÉZEL.

MM. SIMONNIN ET THÉODORE N***;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PANTHÉON, LE 31 MAI 1832.

PQ
2428
S72C8

A PARIS,

CHEZ LES ÉDITEURS DE PIÈCES DE THÉATRE,

ET RUE DE L'ÉPERON, N° 9.

—

1832.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE CURÉ du village.	M. BARET.
CATHERINE, sa gouvernante.	Mme GUSTAVE.
LE COMTE DE LAGUICHARDIÈRE, chambellan, sous le nom de LENOIR, commis-voyageur.	M. POTIER fils.
Mme NIQUET, fermière.	Mme REY.
THOMAS, son fils.	M. VALMONT.
RICARD, vieux soldat, protestant.	M. GUSTAVE.
MARIE, sa fille.	Mme SIMON jeune.
LA MARQUISE D'OFFREMONT.	Mme PERRIN.
SAINT-ALBIN, receveur-général.	M. LÉON.
SOUPLET, homme de lettres.	M. MONET.
Un vieux Marquis.	M. ALFRED.
Une vieille Comtesse. (Personnage muet.)	
Un Pauvre.	M. LUDOVIC.
Le Maire de la commune.	M. REY.
Gardes nationaux.	

La scène est au presbytère d'un village de la Vendée.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR,
Rue de la Vieille-Monnaie, n. 12.

LE CURÉ

ET

LES CHOUANS.

Le théâtre représente une salle faisant partie du logement du curé. A droite, la porte de sa chambre ; à côté, un cabinet ; en face, une grande armoire à habits ; sur un plan plus haut, une petite porte dérobée ; dans le fond, l'entrée principale.

Sur le théâtre, un vieux fauteuil, des chaises, une table, sur laquelle est une Bible. Tout l'ameublement est un peu antique et d'une grande simplicité ; enfin, c'est l'intérieur modeste d'un bon curé de campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATHERINE, UN PAUVRE.

(*Au lever de la toile, on entend frapper tout doucement. Catherine va ouvrir, le pauvre paraît, mais il reste à la porte.*

CATHERINE.

Ah! c'est vous, père Mathieu; restez-là ; j'vas d'mander à M. le curé c'qu'il faut vous donner.

(Elle va à la chambre du curé.)

LE PAUVRE.

Vous êtes bien bonne, mame Catherine! j'suis si malheureux, moi, et ma pauvr' femme qu'est dans son lit malade...

CATHERINE, *apportant un pain et une bouteille de vin.*

(*A la porte de la chambre du curé.*). Plaît-il, monsieur? un écu de 5 francs encore avec ça?... mais c'est trop... Plaît-il?... Ah ! c'est juste, M. le curé est le maître... c'est à moi d'obéir... (*Allant au pauvre en grognant.*) Hum ! donner comme ça une pièce de cent sous!... (*Au pauvre, lui donnant le pain et la bouteille.*) T'nez... v'là c'que M. le curé vous envoie.

LE PAUVRE.

Grand merci, mame Catherine.

CATHERINE, *brusquement.*

Attendez donc, puisqu'il veut qu'on vous donne cent sous.

(Elle les lui donne.)

LE PAUVRE.

Ah! queu brave homme! le ciel le bénira, et vous aussi...

(Il sort.)

CATHERINE.

C'est bon, c'est bon, le ciel sait bien c'qu'il a à faire.

(Elle ferme la porte sur le pauvre.)

SCÈNE II.

CATHERINE *seule*, *bougonnant*.

Hum! s'il y a du bon sens de donner 5 francs à ces gens-là! A la vérité, la femme est malade et l'mari est sans ouvrage; mais c'n'est pas une raison pour leur donner tant que ça, d'autant plus qu'hier j'demande à Monsieur d'quoi lui acheter des gants, et qu'il m'l'a refusé. J'lui disais : Vrai, M. le curé, vos gants sont trop mauvais, donnez-moi donc 40 sous pour vous en acheter des neufs.—Du tout, du tout, qu'il m'répond, ils peuvent encore aller, tu les raccommoderas...

(Elle s'assied devant une petite table où il y a tout ce qu'il faut pour coudre; elle tire de la poche de son tablier une paire de vieux gants, et les raccommode.)

Raccommodez donc des gants qui sont dans c't'état-là, tandis qu'pour 2 francs on en aurait eu... Si j'sais par quel bout m'y prendre... Enfin, c't'homme-là est comme ça, il n'a jamais d'argent pour lui, il n'en a qu'pour les autres... On dira encore que je l'qu'relle; certainement que je l'qu'relle, parc'qu'il n'en fait qu'à sa tête; il donne, il donne, il donne, et ne garde rien pour lui!...

SCÈNE III.

CATHERINE, Mme NIQUET, THOMAS.

MADAME NIQUET, *avec volubilité*.

Bonjour, mame Catherine, comment vous portez-vous? et la santé? Vous êtes bien bonne, ça va assez bien quant à moi... Et M. le curé, comment qu'il va? c'est un si brave homme que tout le monde s'y intéresse... Et vous, vot'rhume? il est passé? tant mieux, car ils sont bien mauvais c't'année...

CATHERINE.

Asseyez-vous, madame Niquet.

MADAME NIQUET.

Merci bien, c'est pas la peine; je v'nons avec mon garçon que v'là à cause... (*A Thomas.*) Mais salue donc, Thomas...

THOMAS, *pleurant*.

J'ons salué en entrant, n'est-c'pas, mame Catherine?

CATHERINE.

Oui, oui, il a salué en entrant.

THOMAS.

J'ons fait comme ça, un beau salut...

MADAME NIQUET, *se moquant de lui*.

J'ons fait comme ça, un beau salut... A-t-il l'air bête!... (*A Thomas.*) Ça ne suffit pas, on dit : Bonjour, mame Catherine, comment qu'ça vous va?... on fait voir qu'on a d'l'usage... un enfant dont j'ai fait l'éducation, ah! Dieu, est-y mal élevé!...

CATHERINE.

Allons, voyons, ne l'grondez pas ce jeune homme...

MADAME NIQUET.

Pourquoi qu'il est malhonnête ?...

THOMAS, *pleurant.*

Parc'que j'ons du chagrin, là !... et que quand on a d'la peine, ça gêne pour saluer.

MADAME NIQUET.

Veux-tu ben n'pas pleurer comme ça, grand imbécille... Imaginez-vous, mame Catherine, qu'il s'est amouraché, sous vot' respect, de c'te p'tite Marie Ricard, la fille du vieux soldat.

CATHERINE.

Mais, c'est un bon parti !...

MADAME NIQUET.

Ah ! ma chère amie, qu'est-c'que vous dites là ? on voit bien qu'vous ne savez pas d'quoi qu'il retourne.

CATHERINE, *très-étonnée.*

Non !... qu'est-ce donc ?...

MADAME NIQUET.

Ah ! ça fait frémir !... il est impossible de s'allier à d'pareilles gens !...

CATHERINE.

Ah ! mon Dieu ! moi qui croyais l'père Ricard un si brave homme, et sa fille, la plus vertueuse du village.

MADAME NIQUET.

Détrompez-vous !...

CATHERINE, *de bonne foi.*

Voyez-vous ça !... qu'est-c'qu'ils ont donc fait ?

MADAME NIQUET.

Ce qu'ils ont fait !... c'est une horreur ! une infamie !... (*Avec mystère.*) Ils sont hérétiques !...

CATHERINE.

Ah ! c'n'est qu'ça ?...

MADAME NIQUET.

Comment ! c'n'est qu'ça ? vous croyez que j'donn'rons not' fils à une hérétique ? des vilaines gens comme ça ?

THOMAS.

Ce n'sont pas des vilaines gens...

MADAME NIQUET, *le menaçant du geste.*

Tais-toi !... ou j'te vas...

CATHERINE.

Doucement !... si vot' fils aime la jeune personne ?...

THOMAS.

Certain'ment que j'l'aime ! elle est si jolie !...

MADAME NIQUET, *avec ironie.*

Par exemple !... peut-on dire qu'elle est jolie !... une protestante !...

THOMAS.

Ça n'empêche pas...

CATHERINE, *à madame Niquet.*

J'crois qu'il a raison, ça n'empêche pas.

MADAME NIQUET, *vivement.*

Si, ça empêche; et la preuve, c'est qu'monsieur l'curé nous a mandés moi et Ricard à ç'matin, ici, avec nos enfans, et qu'nous allons voir.

CATHERINE.

T'nez, v'là Ricard et sa demoiselle.

MADAME NIQUET.

C'est ça, ils viennent comme nous au rendez-vous...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, RICARD, MARIE.

THOMAS, *courant au devant de Marie.*

Ah! vous v'là, mam'selle Marie! j'sommes ben content d'vous voir, allez! si vous saviez l'plaisir que ça m'fait dans l'cœur.

MARIE.

Bonjour, monsieur Thomas... vot' servante, mesdames...

RICARD, *saluant militairement, avec gravité.*

Salut, madame Niquet, la compagnie!

CATHERINE, *faisant l'aimable.*

Vot' servante, M. Ricard!...

RICARD, *suivant madame Niquet, qui va près des jeunes gens.*

Madame Niquet, on a eu celui d'vous saluer.

MADAME NIQUET, *sèchement.*

J'vous ai rendu vot' salut.

RICARD, *avec flegme.*

Excusez! j'n'avais pas eu celui d'm'en apercevoir...

MADAME NIQUET, *prenant son fils par le bras, et le séparant de Marie.*

Passe par ici, toi....

RICARD, *avec un flegme qu'il a dans tout son rôle.*

Madame Niquet, vous êtes une femme estimable, mais vous êtes un peu brusque... excusez d'la liberté...

MADAME NIQUET, *vivement.*

Eh ben oui, là! j'suis brusque, avec les gens qui vous ressemblent...

RICARD, *se redressant tranquillement.*

Il m'semble que les gens qui me r'semblent n'sont pas mal... cinq pieds huit pouces, physique agréable...

CATHERINE.

C'n'est pas ça qu'elle veut dire, c'est au sujet... vous savez... vous êtes hérétique...

RICARD.

On n'est pas hérétique pour être de la religion réformée.

MADAME NIQUET.

Vous direz tout c'que vous voudrez, vous êtes un huguenot, et jamais mon fils n'épousera une huguenote.

RICARD.

C'est fâcheux pour les jeunes gens, attendu qu'j'ai cru entrevoir qu'ils avaient l'un pour l'autre une passion réciproque... excusez d'la liberté... et que ces enfans n'sont pas la cause des p'tits dissidens...

MADAME NIQUET, *vivement.*

Il n'y a pas de dissidens; je n'veux pas m'allier à vous, parc' que vous n'êtes pas catholique, et que quand on n'est pas catholique, apostolique, on est capable de tout! v'là tout!...

RICARD, *ayant peine à se contenir.*

Madame Niquet!... prenez garde, je vous en prie!...

MADAME NIQUET, *vivement.*

Pourquoi donc que j'prendrais garde? gn'ya déjà pas tant à s'gêner... avec vous... vous n'êtes qu'un soldat!

RICARD, *tranquillement.*

Vous êtes une méchante femme! pardon d'la liberté...

MADAME NIQUET, *vivement.*

Vous êtes un homme indigne!...

RICARD, *toujours tranquillement.*

Vous êtes une mauvaise langue.

MADAME NIQUET.

Et vous, un impertinent! et un insolent!... (*A Thomas.*) Viens-toi-z'en, toi.

(Elle le prend par le bras, ils vont pour sortir.)

RICARD, *donnant le bras à sa fille.*

V'nez, mademoiselle Ricard.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE CURÉ.

LE CURÉ, *sortant de sa chambre.*

Eh bien, mes enfans, restez donc, vous étiez à causer...

CATHERINE.

Jolie causerie, vraiment!

LE CURÉ.

Pardon de vous avoir fait attendre.

CATHERINE.

Monsieur, voici vos gants...

LE CURÉ.

C'est bon, mets-les là... Ah! écoute, Catherine... (*Aux autres.*) Pardon, je suis à vous... (*Il emmène Catherine à l'écart, tire une pièce d'argent de sa bourse, et la lui donne.*) Tiens, va porter cela à madame Thévenet... tu sais, cette pauvre femme en couches...

CATHERINE, *à part.*

Ah! mon Dieu! quel homme! il est d'une prodigalité pour les pauvres!... et il me refuse 40 sous pour...

(Elle désigne les gants.)

LE CURÉ.

Va donc, Catherine, va donc...

CATHERINE.

Oui, monsieur....

(Elle va pour sortir.)

LE CURÉ, *aux autres.*

Maintenant, expliquez-vous!

CATHERINE, *revenant.*

Ah! monsieur, avant d'sortir, j'ai quelque chose à vous demander... c'est pour un pauvre homme de ce village, qui est bien malheureux, car il n'a pas de draps à son lit...

LE CURÉ.

Quel est cet homme?

CATHERINE.

Vous l'connaissez, mais permettez-moi d'vous taire son nom; si je l'nommais il n'voudrait pas...

LE CURÉ.

J'entends... (*Allant à son secrétaire.*) Tu es sûre que c'est un honnête homme?...

CATHERINE.

Ah! monsieur! la vertu même! j'vous en réponds!...

LE CURÉ, *fouillant à son secrétaire.*

C'est bien, c'est bien, je ne veux pas en savoir davantage... Tiens, va lui acheter des draps...

(Il lui donne de l'argent.)

CATHERINE.

Oui, monsieur... (*A part en sortant.*) Le digne homme!... mais, par exemple, il est bien sûr qu'en rentrant j'vas lui faire une scène, parce qu'il n'est pas permis de donner comme ça...

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES (*excepté Catherine*).

LE CURÉ.

Allons, mes amis, dites-moi ce que vous désirez.

(Ils s'asseyent.)

MADAME NIQUET, *vivement.*

Nous n'désirons plus rien, car tout est rompu!...

RICARD, *tranquillement.*

Pourtant, du moment qu'monsieur l'curé veut bien avoir celui d'nous entendre...

MADAME NIQUET, *vivement.*

Gu'y a plus rien à entendre, tout est fini!...

LE CURÉ.

Dites-moi de quoi il s'agit.

THOMAS.

M. l'curé, c'est qu'mam'selle Marie et moi nous nous aimons...

MADAME NIQUET.

Taisez-vous... (*Au curé.*) C'est-à-dire, ils s'aimaient...

MARIE, *naïvement, au curé.*

Nous nous aimons encore.

LE CURÉ.

Eh bien, mais il n'y a pas de mal à cela.

RICARD.

C'est c'que j'disais... pardon d'la liberté...

LE CURÉ.

Cette demoiselle est modeste, le jeune homme est sage; leur mariage ne peut que prospérer...

MADAME NIQUET, *brusquement.*

Ils n'peuvent pas s'marier.

LE CURÉ.

Pourquoi ?...

MADAME NIQUET.

Parc'que mam'selle est une parpaillotte, puisque son père est un parpaillot.

RICARD, *avec flegme.*

Parpaillot n'est pas le terme technique.

LE CURÉ, *à madame Niquet.*

Il a raison ; parpaillot est un mot vulgaire, pour désigner un impie, un homme qui n'a ni foi ni loi.

MADAME NIQUET, *vivement.*

Eh bien ! c'est ben ça, qui n'a ni foi ni loi.

RICARD, *tranquillement.*

Madame Niquet, vous m'insultez!... Pardon d'la liberté!...

LE CURÉ, *à madame Niquet.*

M. Ricard n'est pas un impie, puisqu'il suit la religion de ses pères.

MADAME NIQUET, *ironiquement.*

Oui! elle est belle, la religion d'ses pères.

LE CURÉ.

Pourquoi ne le serait-elle pas?

MADAME NIQUET.

Comment, M. l'curé! c'est vous, un homme comme vous, qui la défendez! vous, le soutien de Calvin, d'un scélérat comme ça!... Ah! ah! quelle horreur!

LE CURÉ.

Qu'est-ce que Calvin?... le savez-vous?...

MADAME NIQUET, *embarrassée.*

Calvin?... pardine, Calvin... c'est... c'est Satan, c'est le diable, le démon, l'enfer, je n'sais pas, moi...

LE CURÉ.

Calvin était...

RICARD, *en même temps.*

Calvin était... (*Au curé, qui s'arrête.*) Excusez d'la liberté... c'est vous qui avez la parole...

LE CURÉ.

Parlez, parlez, mon ami, je vous en prie!... je parlerai après vous.

RICARD, *à madame Niquet.*

Calvin était un particulier très-instruit, sachant sur l'bout du doigt l'Evangile, qui est comme qui dirait le code Napoléon des chrétiens, que le susdit Calvin voulut débarrasser d'une foule de choses, afin que sa morale pût arriver tout droit au cœur, comme un feu d'file, attendu que la morale est comme un feu d'p'loton, vu que... J'vous en prie, tirez-moi d'là, M. le curé, car v'la que j'm'embrouille dans les feux d'p'loton et les feux d'file...

LE CURÉ, *à madame Niquet.*

Son raisonnement est juste quant au fond : Calvin pensa que le culte et ses dogmes devaient être réduits à plus de simplicité pour se rapprocher davantage de celle de la Bible : nous, au contraire, nous croyons être plus agréables à l'Etre suprême en mettant dans nos hommages toute la pompe, toute la magnificence dont nous le croyons digne!... et c'est ce qui...

MADAME NIQUET, *vivement et avec volubilité.*

J'crois ben!... nos cérémonies religieuses sont bien plus brillantes, bien plus majestueuses!... Y a deux ans, je me trouvais à Paris, l'jour de la Fête-Dieu, j'ons vu la procession de Saint-Sulpice! c'est ça qu'était beau! plus de soixante prêtres superbement vêtus!... (*A Ricard.*) Ce n'est pas comme dans vos temples protestans où c'qu'on dit qu'ils font l'office en habits bourgeois! Dieu! qu'ça doit être mesquin!... queux différence avec nos évêques et nos archevêques qui sont tout chamarrés d'or et d'argent d'puis la tête jusqu'aux pieds, avec des grands laquais qui leux y portent la queue d'leux soutane, par derrière, comme à des princesses!... à la bonne heure! au moins, parlez-moi d'ça! v'là une religion qui doit plaire au ciel!... Du moins, c'est mon avis; maint'nant, M. le curé, c'est à vous de décider si j'ai tort ou raison... parlez! parlez! j'vous en prie! et j'suis prête à vous écouter avec le plus profond respect.

LE CURÉ.

Madame Niquet, combien avez-vous d'enfans?

MADAME NIQUET, *à elle-même.*

Drôle de question... (*Haut.*) J'en ons deux : Thomas Niquet, mon fils aîné, que v'là ; et François Niquet, son frère, qu'est en service à quatre lieues d'ici, chez l'fermier Blanchot.

LE CURÉ.

Le jour de votre fête, vos fils viennent vous la souhaiter ?

THOMAS.

Oh! pour c'qu'est d'ça, j'aurions ben d'garde d'y manquer !...

LE CURÉ.

Laissez répondre votre mère, mon ami.

MADAME NIQUET.

Tous les ans, ils m'souhaitont ma fête, et ça m'fait ben plaisir, dà !... parce qu'ils ont toujours queuqu'grâce à me d'mander, et que j'leux y accordons ben vite! j'les aime tant mes deux garçons !... Oh ! j'pouvons dire que j'les aimons tous les deux avec une égale tendresse !... (*Pleurant.*) Surtout mon pauvr' François, qu'la misère m'a forcée d'mettre en service...

(Elle essuie ses yeux.)

LE CURÉ.

Je suppose que le jour de votre fête votre fils aîné vous offre une corbeille de roses, d'immortelles, d'œillets; enfin toute la dépouille du plus beau jardin, et que son frère ne vous apporte qu'une fleur, rien qu'une fleur ; vous êtes satisfaite des riches présens de Thomas, et vous repoussez avec dédain, avec mépris, le don modeste de François. Ce pauvre enfant! tout son cœur était dans ce simple hommage! il n'a pu cueillir qu'une fleur des champs! il vous l'apporte joyeux! et vous la lui refusez! vous le repoussez durement !... Ah ! quelle peine vous lui faites! ce pauvre enfant!... (*Madame Niquet pleure à sanglots.*) Il vous quitte le cœur gros, pleurant à chaudes larmes, et s'écriant : Ah! mon Dieu, que ma mère est injuste !...

MADAME NIQUET, *pleurant.*

Qui ? moi?... j'ferions une peine comme ça à mon pauvr' François! non! non!... ce cher enfant!... j'en mourrais d'chagrin !...

LE CURÉ.

Voilà pourtant les sentimens que vous prêtez à Dieu, quand vous croyez qu'il rejette le culte de ce brave homme.

MADAME NIQUET, *à Ricard.*

Ah! pardon ! mille fois pardon ! M. Ricard !... (*Pleurant.*) M. l'curé a raison, j'sommes bien coupable !...

RICARD.

N'en parlons plus... (*Lui tendant la main.*) Pardon d'la liberté !...

LE CURÉ.

Oui, mes enfans, vous adorez le même Dieu; vous suivez la même morale, celle de l'Evangile.

MADAME NIQUET.

M. Ricard, voulez-vous m'embrasser?

RICARD.

De tout mon cœur... (*Ils s'embrassent.*) Excusez d'la liberté...

THOMAS.

Mademoiselle Marie... (*pleurant*) leur exemple est trop attendrissant pour que nous ne l'suivions pas...

(Ils s'embrassent.)

MADAME NIQUET, *à Ricard.*

Ah çà! maint'nant, faut nous dépêcher d'faire les préparatifs d'la noce d'nos enfans...

MARIE.

Oui, faut s'dépêcher, n'est-c'pas, mon père?...

(Ricard fait un signe affirmatif.)

THOMAS, *vivement.*

Oui, oui, votr' père a fait oui.

LE CURÉ.

Vous voyez, mes enfans, qu'il ne s'agit que de s'entendre... Allez, mes bons amis... pardon, des malheureux m'attendent...

MADAME NIQUET.

Nous partons! nous partons!... vot' servante, M. l'curé!...

RICARD, *saluant militairement.*

M. le curé!... (*A lui-même en sortant.*) C'est un brave homme tout d'même, et qui commande joliment la manœuvre...

THOMAS ET MARIE, *saluant.*

Au r'voir, M. l'curé! au r'voir, M. l'curé!...

MADAME NIQUET.

Allons vite faire les préparatifs d'leux mariage...

(Ils sortent. Catherine entre et paraît tout étonnée de les voir sortir d'accord.)

SCÈNE VII.

LE CURÉ, CATHERINE, *ayant un paquet sous le bras.*

CATHERINE.

Tiens! comme ils sont d'accord!... queu miracle!... (*Elle dépose son paquet sur une table, puis elle tire de sa bavette une lettre qu'elle donne à son maître.*) Tenez, Monsieur, v'là une lettre que le messager du village vient d'apporter pour vous.

LE CURÉ, *ouvrant la lettre.*

Ah! ah! c'est de monseigneur l'évêque. (*La parcourant.*) Monseigneur m'annonce que M. Lenoir, commis-voyageur, doit passer par ce village, et s'y arrêter pour des affaires importantes. L'évêque m'invite à lui faire bon accueil. M. Lenoir, ajoute-t-il, me fera part du sujet de son voyage, qui ne peut que m'être agréable...

CATHERINE.

Qu'est-c'que ça peut être?...

LE CURÉ.

Je regrette d'être obligé de m'absenter. Mais le vieux Mathurin, qui

est malade, et qui m'attend depuis deux jours... Au surplus, pour remplir les intentions de monseigneur, tu feras bon accueil à M. Lenoir, tu l'installeras ici comme si j'y étais... D'ailleurs, tu sais que ma maison est à tout le monde...

CATHERINE, *lui donnant ses gants et son chapeau.*

C'est bon, c'est bon, soyez tranquille.

(Elle va prendre son paquet, et le porte dans la chambre.)

LE CURÉ, *allant pour sortir.*

Qu'est-ce que tu portes là dans ma chambre?...

CATHERINE.

C'est l'paquet.

LE CURÉ.

Qu'est-ce que c'est que ce paquet?

CATHERINE.

Vous savez ben... ce sont les draps.

LE CURÉ.

Ah! bon!... Eh bien, mais va donc les porter tout de suite...

CATHERINE.

A qui?

LE CURÉ.

Au malheureux que tu m'as dit qui en manquait.

CATHERINE.

Il les a... c'est vous...

LE CURÉ, *se fâchant.*

Qu'est-ce à dire, Catherine?... Je n'entends pas cela!... C'est vrai, vous prenez ici un ton... un air de maîtresse... qui ne me conviennent pas...

CATHERINE.

Sans ça, ç'aurait été comme les gants, et mille autres choses dont il faut s'passer.

LE CURÉ, *fâché tout-à-fait.*

Je vous dis que vous faites trop la maîtresse chez moi...

CATHERINE.

Enfin, jusqu'à mes poules qui manquent du nécessaire.

LE CURÉ.

C'est cela, tes poules; dans les commencemens tu disais: les poules de M. le curé; après cela, tu as dit: nos poules; à présent, tu dis tes poules... Je ne veux plus de ces familiarités-là... vous m'entendez!... que je ne vous le dise plus...

(Il va pour sortir.)

CATHERINE.

Non, monsieur...

LE CURÉ, *revenant..*

Je t'ai fait de la peine, Catherine, ne m'en veux pas... je t'en demande pardon!...

CATHERINE, *attendrie.*

Ah! monsieur!...

LE CURÉ.

Mais, surtout, ne fais plus de dépense pour moi... je t'en prie! ne t'occupe de moi qu'après les autres!... je puis attendre, moi...

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

CATHERINE, *seule.*

Le bon maître!... moi qui croyais lui faire une querelle... n'y a pas moyen de se fâcher avec un homme qui vous d'mande pardon!... c'est bien dommage qu'il soit curé! quel bon mari ç'aurait fait!... Si j'étais du gouvernement, je rétablirais la loi de 90, qui permet aux prêtres de s'marier... parc' que alors...

SCÈNE IX.

CATHERINE, THOMAS, LENOIR.

THOMAS, *introduisant Lenoir.*

T'nez, c'est par ici... Oui, monsieur, ici même... (*A Catherine.*) C'est un monsieur qui d'mande M. le curé...

CATHERINE, *à Lenoir.*

C'est ici, monsieur, donnez-vous la peine d'entrer...

THOMAS, *à Lenoir.*

M. l'curé n'y est pas, mais v'là un s'cond lui-même, c'est mame Catherine, sa servante... alors j'm'en vas...

(Il va pour sortir.)

LENOIR, *d'un ton impérieux.*

Reste encore un instant... je puis avoir besoin de toi.

THOMAS.

C'est différent... je reste...

LENOIR *à Catherine, d'un ton impérieux qu'il a dans tout son rôle.*

C'est vous qui êtes la servante du curé?...

CATHERINE.

Oui, monsieur... (*A part.*) Y m'semble qu'il pourrait ben dire M. le curé...

LENOIR.

Je suis M. Lenoir, commis-voyageur. Je viens de la part de monseigneur l'évêque... Je suis chargé par Sa Grandeur de voir plusieurs personnes de distinction... il serait peut-être bon que la réunion eût lieu ici... votre maître n'y est pas; mais il a dû vous donner des ordres pour moi... M. Lenoir... envoyé par l'évêque...

CATHERINE.

Oui, monsieur, mon maître m'a dit d'vous installer ici comme s'il y était...

LENOIR, *avec suffisance.*

C'est bien, ma chère... c'est très-bien... Avez-vous un salon?...

(Il lorgne partout d'un air impertinent.)

CATHERINE.

Il y a cette salle.

THOMAS.

Qu'est fort jolie...

LENOIR.

C'est un peu exigu, ça, la bonne.

CATHERINE, *à part, grognant.*

Hum!... la bonne!...

LENOIR.

Enfin, si c'est ce que vous avez de mieux... au moins vous nettoierez, vous épousseterez... entendez-vous, ma chère?... il faut que ce soit propre.

CATHERINE.

Oui, monsieur... Oh! ça s'ra bientôt fait.

THOMAS.

J'allons vous aider, si vous voulez, mame Catherine.

(Il aide Catherine à ranger çà et là.)

LENOIR, *à Catherine.*

Eh bien, c'est cela, laissez ce garçon ranger l'appartement. Pendant ce temps-là, vous, la mère...

CATHERINE, *à part en grognant.*

Hum!... la mère.

LENOIR.

Vous allez me faire une commission.

CATHERINE, *à part.*

Ah! par exemple!...

LENOIR.

Vous entendez... c'est une lettre pour la marquise d'Offremont... son château est quelque part dans les environs, n'est-ce pas?

THOMAS.

C'est à une portée d'fusil... si vous voulez, j'allons y aller...

LENOIR.

Non, non, laisse aller Catherine...

CATHERINE, *à part en grognant.*

Catherine!..... il m'appelle Catherine tout court!...

LENOIR.

Dites-moi, Catherine, quelles sont les personnes notables de l'endroit?

CATHERINE.

Madame la marquise d'Offremont, une ancienne habitante du faubourg Saint-Germain, à Paris; M. de Saint-Albin, ancien receveur-général; le maire de la commune, qu'est à Paris pour solliciter une sous-préfecture; mais c'est l'adjoint qui fait l'état civil...

THOMAS.

Et puis, nous avons aussi c'grand monsieur maigre qu'est un gens d'lettres.

CATHERINE.

Ah! oui, M. Souplet, homme de lettres.

LENOIR.

C'est bien... (*Lui donnant la lettre.*) Tenez, ma chère, allez porter ça à madame d'Offremont, et dépêchez-vous de revenir ; j'ai d'autres commissions à vous donner...

CATHERINE, *à elle-même.*

D'autres commissions à m'donner... quel ton impérieux!... qu'est-c'que ça peut être que c't' homme-là?... enfin, puisqu'il nous est ordonné d'lui obéir...

LENOIR.

Allez donc, la bonne, allez donc vite.

CATHERINE.

On y va, monsieur...

(Elle sort en marronnant dans ses dents.)

SCÈNE X.

LENOIR, THOMAS.

LENOIR, *à Thomas, d'un air suffisant.*

Avance-moi un fauteuil.

(Lenoir s'assied, croise les jambes, roule une tabatière d'or dans ses doigts, et prend tous les airs d'un homme d'importance. Thomas reste debout près de lui.)

THOMAS, *à part.*

Il est sans gêne... absolument comme si qu'il était chez lui...

LENOIR.

(*A part.*) A-t-il l'air bête, cet animal-là !... (*Haut.*) A nous deux, mon garçon : qui es-tu? et que fais-tu?

THOMAS.

J'nous appelons Thomas Niquet, et j'sommes garçon d'charrue.

LENOIR.

Heim?... qu'est-ce que c'est que ça, garçon de charrue?... qu'est-ce que ça te rapporte?...

THOMAS.

Ma fine, ça m'rapporte pas mal, parc' que j'ons du talent dans ma partie... Oh! quand j'ons labouré un champ, ça s'voit tout d'suite; aussi j'gagne d'bonnes journées, j'gagne mes huit sous par jour.

LENOIR, *ironiquement.*

Peste!... tant que ça!...

THOMAS.

C'est gentil, pas vrai?... au moins avec ça, on peut s'marier, on peut assurer l'sort d'une femme.

LENOIR.

Comment, tu vas te marier?...

THOMAS.

Pas plus tard que d'main, à mam'zelle Marie Ricard, la fille d'un ancien soldat, brave homme, quoiqu'protestant.

LENOIR, *vivement.*

Protestant !... comment, misérable! tu vas épouser la fille d'un protestant?

THOMAS.

Quoi donc qu'ça fait, ça?...

LENOIR.

Et toi, tu es catholique, sans doute?

THOMAS.

Catholique, apostolique et romain.

LENOIR.

Et tu ne vois point l'abîme ouvert sous tes pas!

THOMAS.

Ma fine, non.

LENOIR.

Tu ne vois pas le précipice?...

THOMAS.

M. l'curé a dit qu'il n'y avait pas de danger.

LENOIR.

Oui, mais comme l'évêque en sait plus que le curé, et que je te parle d'après l'évêque...

THOMAS *à lui-même, réfléchissant.*

Au fait, c'est vrai, il vient d'la part d'monseigneux...

LENOIR.

L'enfer est sous tes pas, mon cher ami.

THOMAS, *tremblant de bonne foi.*

Oh! la la!...

LENOIR.

Celle que tu vas épouser est une des filles du diable...

THOMAS, *effrayé.*

Une de ses filles?... il a donc beaucoup d'enfans, l'diable?...

LENOIR.

Certainement.

THOMAS.

Là! moi qui la croyais fille unique!...

LENOIR.

Pauvre malheureux! être damné si jeune! brûler dans des flammes éternelles!...

THOMAS.

Ah! mon Dieu! vous m'faites frémir!

LENOIR.

Je le crois!... oui, mon cher, oui, tu seras damné.

THOMAS.

C'est l'évêque qui vous l'a dit?

LENOIR.

Oui.

THOMAS.

Alors, c'est sûr... (*Pleurant.*) Ah ! mon Dieu ! queu chien d'guignon qu'j'ons eu d'avoir connu c'te p'tite Marie !... mais dame aussi c'est qu'elle est si gentille !...

LENOIR.

Tu as encore un moyen de te sauver.

THOMAS.

Ah ! voyons !...

LENOIR.

C'est de tâcher de la convertir.

THOMAS.

Moi, convertir la fille du diable !...

LENOIR.

Ne sommes-nous pas tous originairement des enfans du démon, qui revenons à la grâce en travaillant pour le ciel ?...

THOMAS.

S'il n'faut qu'travailler pour le ciel pour convertir ma future, je sommes tout prêt... quoi qu'c'est qu'il faut faire ?

LENOIR *avec mystère, après avoir regardé si personne n'écoute.*

Il faut te faire chouan.

THOMAS.

Chat-huant?... qui qu'c'est qu'ça, un chat-huant ?

LENOIR, *toujours avec mystère.*

Je ne te parle pas de chat-huant, je te dis de te faire chouan ; un chouan est un homme qui sert le ciel et le roi.

THOMAS.

En quoi faisant ?

LENOIR.

En allant sur les grandes routes, armé jusqu'aux dents, pour attaquer les diligences.

THOMAS.

C'est un métier d'voleur qu'vous me proposez-là !...

LENOIR.

Oui, si ce n'était pas au nom du ciel et du roi ; mais en leur nom, c'est une œuvre pie, une œuvre méritoire...

THOMAS.

Est-c'que vous croyez que j'pouvons tout seul...

LENOIR.

Il n'y aura pas que toi... (*Il tire un papier de sa poche.*) Voici la liste : il y a déjà le marquis de Gourgeot, le baron de la Ripardière, la comtesse de Francastel, la marquise d'Offremont...

THOMAS.

Ah ! c'sont des chats-huans, tout ça?... et la marquise est donc une chat-huanne?

LENOIR.

Eh ! certainement, mon cher...

THOMAS.

Oh! alors, j'en suis!... c'est ben d'l'honneur pour moi!... d'autant plus qu'vous dites qu'ça convertira ma future...

LENOIR, *tirant plusieurs lettres de sa poche.*

Tiens, voici des lettres pour les personnes que je viens de nommer, à l'exception de la marquise, à qui Catherine est allée remettre la sienne. Va vite porter celles-ci à leurs adresses.

THOMAS, *prenant les lettres.*

Oui, monsieur.

LENOIR.

Dis-leur que je les attends chez M. le curé, qui est des nôtres.

THOMAS.

Ah! du moment que M. l'curé en est!...

LENOIR.

Il en sera, je t'en réponds...

THOMAS, *annonçant la marquise, qui entre.*

Mame la marquise d'Offremont!... (*A part en sortant, regardant entrer la marquise.*) Ça a bonnes façons, une chat-huanne!...

(Il sort.)

SCÈNE XI.

LENOIR, LA MARQUISE D'OFFREMONT.

LA MARQUISE.

Je présume que c'est monsieur qui est M. Lenoir?...

LENOIR.

Moi-même... qui suis enchanté de faire la connaissance de madame la marquise!... Le maître de la maison regrettera beaucoup sans doute de n'avoir pu se trouver ici pour vous recevoir... et je m'estime heureux en ce moment de faire les honneurs pour le bon curé...

LA MARQUISE, *ironiquement.*

Le bon curé... on voit bien que monsieur ne le connaît pas...

LENOIR.

C'est vrai... j'arrive... Est-ce que ce n'est pas un homme qui pense bien?

LA MARQUISE, *avec mystère.*

Du tout!... il pense fort mal...

LENOIR, *d'un air étonné.*

Ah!...

LA MARQUISE, *avec mystère.*

C'est un homme entiché des idées nouvelles, qui se permet d'aimer la patrie, la nation, le peuple... pour un prêtre, quelle sottise!...

LENOIR.

On m'avait dit qu'il était assez considéré ici?...

LA MARQUISE, *avec ironie.*

Oui, oui; oh! il est considéré!... mais de qui?... (*Avec dédain*) des petites gens, des gens du peuple!... il s'est fait l'avocat des pau-

vrés, le conseil des familles ; il est toujours à nous demander de l'argent ; et pourquoi faire, s'il vous plaît? pour le distribuer aux indigens, aux malheureux.

LENOIR, *très-étonné.*

Vraiment ?... c'est bien ridicule !...

LA MARQUISE.

Croiriez-vous qu'il refuse de m'encenser à *Magnificat*?... moi, la marquise d'Offremont !... dont le père était jadis seigneur de ce village!... Autrefois, à *Magnificat*, le curé encensait toujours son seigneur !... Il dit que ce n'est plus le temps...

LENOIR.

C'est un homme sans éducation, sans usage...

LA MARQUISE.

Il pouvait nous aider à rétablir quelques droits féodaux ; j'ai eu beau lui dire : Mais, mon cher pasteur, vous y gagnerez ; on finira par vous payer la dîme... il n'a jamais voulu...

LENOIR.

Je lui parlerai, moi !... je lui ferai bien entendre raison, à ce gaillard-là !...

LA MARQUISE.

Nous vous seconderons, monsieur ; nous vous soutiendrons de tout notre pouvoir ; il y a encore dans ce pays des personnes de qualité...

LENOIR.

Je le sais... je les ai fait prévenir que j'étais ici... et dans un instant...

LA MARQUISE.

Ah ! voici Catherine...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, CATHERINE.

CATHERINE.

Monsieur, toutes vos commissions sont faites... En sortant d'chez madame la marquise, j'ai rencontré Thomas, et j'l'ai aidé à porter vos lettres...

(On entend venir du monde.)

LENOIR, *à la marquise.*

Voilà, je crois, la société... (*A Catherine, d'un air de maître.*) Avancez des siéges, ma chère...

CATHERINE.

Oui, monsieur... (*Elle avance des chaises, et dit en grognant.*) Hum ! quel remue-ménage ! et dire qu'on ne sait pas pourquoi !...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, SAINT-ALBIN, SOUPLET, UN VIEUX MARQUIS, UNE VIEILLE COMTESSE.

THOMAS, *les annonçant à mesure qu'ils entrent l'un après l'autre.*

M. de Saint-Albin, ancien receveux-généraux... M. Souplet, gens

d'lettres... M. le marquis de Canivet... Madame la comtesse de Francastel...

LENOIR.

Soyez les bienvenus, mesdames et messieurs!... veuillez bien prendre place, et je vais vous informer du sujet de ma mission... (*A Catherine.*) Retirez-vous, ma chère, laissez-nous... Ah! dites-moi, la bonne, préparez-moi à déjeûner.

CATHERINE.

Ma fine, monsieur, je ne sais pas s'il y a d'quoi... la cuisine d'un curé d'campagne n'est pas fournie comme celle d'un évêque...

LENOIR.

Allez toujours... ce qu'il y aura... ce qu'il y aura de meilleur.

CATHERINE.

C'est ça!... c'qu'il y aura d'meilleur...

(Elle sort.)

LENOIR, *à Thomas.*

Retire-toi aussi...

THOMAS.

Moi ?... mais non !... vous savez bien que j'suis un chat-huant comme ces messieurs et ces dames.

LENOIR.

On t'appellera quand on aura besoin de toi.

THOMAS.

Ça suffit, j'm'en allons!... (*A part en sortant.*) J'allons toujours nous préparer et nous armer jusqu'aux dents.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES (excepté Thomas et Catherine).

LENOIR.

Je n'ai pas besoin de vous dire, mesdames et messieurs, que je n'ai pris le nom de Lenoir et l'état de commis-voyageur, que pour remplir plus sûrement, à l'aide de l'incognito, la mission secrète dont je viens d'être chargé... Je suis Hyacinte-Solomé Boniface, comte de la Guichardière, chambellan ordinaire et très-ordinaire de S. M. Charles X, roi de France et de Navarre, résidant pour son bon plaisir à Holy-Rood, en Ecosse.

SAINT-ALBIN.

Monsieur le chambellan arriverait-il d'Holy-Rood?...

LENOIR.

J'en suis arrivé d'hier.

LA MARQUISE.

Ah! quel bonheur! vous allez nous donner des nouvelles de l'auguste famille!...

LENOIR.

L'auguste famille va assez bien... Le roi chasse avec une adresse qui semble s'accroître chaque jour...

LA MARQUISE.

Comment! il fait encore des progrès?

LENOIR.

Il en fait encore.

SOUPLET.

C'est un bien grand homme!...

LENOIR.

Son illustre fils, le vainqueur de l'Espagne, rêve toujours de nouveaux plans de campagne...

SAINT-ALBIN.

Il rêve toujours!...

LENOIR.

Oui, l'un chasse, l'autre rêve!... Quant à l'enfant royal, il a eu un peu de coqueluche... mais ça ne sera rien...

LA MARQUISE D'OFFREMONT.

Et les duchesses? les chères duchesses?

LENOIR.

Charmantes! adorables!... elles ont gagné dernièrement un pari de chevaux de 2000 guinées.

SOUPLET.

Savez-vous si les illustres fugitifs resteront long-temps à Holy-Rood?...

LENOIR.

Mais... je ne le pense pas.... il faut que S. M. Charles X soit à Paris dans un mois.

TOUS, *joyeux et étonnés.*

Dans un mois!...

LA MARQUISE, *très-étonnée.*

Dans un mois, Charles X à Paris!...

LENOIR.

Peut-être ne sera-t-il qu'à Saint-Cloud; je ne peux pas vous dire au juste... Au surplus, c'est bien facile à calculer... (*Ayant l'air de calculer.*) Il y a trente émissaires qui, comme moi, sont chargés d'organiser une désorganisation complète... Dans huit jours, nous opérons plusieurs petites émeutes populaires... une petite émeute par-ci par-là, ce n'est pas mauvais!... Dans quinze jours, un grand soulèvement... Dans un mois, la guerre civile éclate de toutes parts! toute la France est en insurrection; on voit flotter le drapeau blanc, on arbore la cocarde blanche... on fait revenir les jésuites, qui nous ramènent la famille royale... on lance la grosse bête à Marly, et Charles X se trouve là naturellement comme pour une partie de chasse... Vous voyez que mon calcul est juste... nous reverrons Charles X dans un mois...

LE MARQUIS.

Comment allez-vous opérer ce soulèvement général, qui doit amener de si grands biens?...

LENOIR.

Je commence par former une armée de chouans dans la Vendée... J'espère que ces messieurs vont y prendre du service?...

TOUS LES HOMMES.

Comptez sur nous!...

LA MARQUISE.

Ne sommes-nous pas tous liés par le même esprit, les mêmes sentimens? Nous avons tous les mêmes désirs, les mêmes regrets... (*A Saint-Albin.*) N'est-il pas vrai, monsieur le receveur-général?

SAINT-ALBIN.

Ah! oui! des regrets surtout!... moi, je n'en ai qu'un seul, c'est d'avoir prêté 200,000 fr. à la Congrégation, qui a été obligée de se sauver de Paris, et ne m'a laissé pour hypothèques que des reliques et des indulgences...

LA MARQUISE.

Moi, je regrette mon hôtel du Faubourg-Saint-Germain et les conférences de Saint-Sulpice.

LENOIR, *à Souplet.*

Et vous, monsieur Souplet, qui faisiez de si jolies épîtres au roi!...

SOUPLET.

Je perds plus que qui que ce soit... j'avais quatorze places : j'étais censeur, lecteur, bibliothécaire, sous-chef dans un ministère; j'avais en outre une recette générale, un bureau d'hypothèques, un bureau d'enregistrement, un bureau de papier timbré, un bureau d'octroi, un bureau de loterie et un bureau de tabac... (*Présentant sa tabatière.*) En usez-vous?

LENOIR.

Eh bien, il est un moyen pour tout le monde de ressaisir ses titres, dignités, places, émolumens et pensions; c'est de contribuer tous, chacun suivant sa position, au retour de la monarchie légitime... Ces messieurs vont recruter de tous côtés pour l'armée vendéenne, dont ils sont officiers de droit... Ces dames vont employer leur douce influence, leur éloquence persuasive à nous faire de nombreux partisans.

TOUTES LES DAMES.

C'est notre intention!...

LENOIR.

Il n'y aurait pas de mal que ces dames commençassent par séduire quelques autorités, quelques fonctionnaires marquans...

LA MARQUISE.

Je les séduirai tous!... Je vous réponds des maires, en leur promettant des sous-préfectures; je suis sûre du sous-préfet, en le faisant préfet, et du préfet, en le faisant ministre...

LENOIR.

C'est cela... si vous pouvez, sans que ça vous gêne, répandre un peu d'argent, égarer quelques gens du peuple, des paysans... Avez-vous des paysans qui vous soient dévoués?...

LA MARQUISE.

Oui, oui, nous avons nos vassaux.

SOUPLET.

Qu'est-ce que vous dites donc, marquise? il n'y a plus de vassaux; tous les habitans de la campagne sont de la garde nationale rurale.

LA MARQUISE.

Puisque Charles X revient dans un mois, la garde nationale sera licenciée.

LENOIR.

C'est juste!... Ah çà! nous sommes bien convenus de nos faits... Je vais déjeûner et continuer ma tournée. Comme il ne faut pas que l'on nous voie ensemble, ces dames et ces messieurs vont se retirer d'abord.

SAINT-ALBIN.

Tout cela est très-sagement conduit...

LENOIR, *avec fatuité.*

N'est-ce pas, c'est assez habilement combiné?...

LA MARQUISE.

Monsieur le chambellan, j'ai l'honneur de vous saluer...

LA COMTESSE.

Monsieur le chambellan!...

(Elle salue.)

LES HOMMES, *saluant.*

Salut, monsieur le chambellan!...

LENOIR, *saluant.*

Madame la marquise!... madame la comtesse!... messieurs!... je ne quitterai pas ce pays sans avoir l'honneur d'aller vous faire ma visite, afin de convenir avec chacun en particulier de nos derniers arrangemens...

SAINT-ALBIN, *en sortant.*

Oui, car il faut mener l'entreprise à bien... Il faut que je rentre dans les 200,000 fr. que j'ai prêtés à la Congrégation.

LENOIR.

Vous y rentrerez, mon cher receveur, vous y rentrerez...

LA MARQUISE, *en sortant.*

Et moi, je voudrais bien entendre encore les conférences de ce bon abbé... cet excellent jésuite.

LENOIR, *la reconduisant.*

Vous l'entendrez, vous l'entendrez... Votre très-humble serviteur.

(Ils sortent.)

SCÈNE XV.

LENOIR, ENSUITE CATHERINE.

LENOIR, *à lui-même.*

Tout ça va le mieux du monde!... à la bonne heure, voilà des gens qui pensent bien!...

CATHERINE, *sortant du cabinet.*

Si monsieur veut passer dans cette salle, son déjeûner est prêt.

LENOIR.

Vous allez me servir, n'est-il pas vrai?...

(Il entre dans le cabinet.)

CATHERINE, *avec humeur.*

Pardine! il le faut bien!...

(Elle le suit.)

SCÈNE XVI.

Mme NIQUET, MARIE.

(Scène très-vive.)

MARIE.

Mais mon Dieu! madame Niquet, comment donc qu'ça s'fait qu'vot' fils a changé comme ça tout d'suite? M. le curé avait si bien arrangé ça...

MADAME NIQUET.

M. l'curé! M. le curé!... M. l'curé s'est trompé... Mais puisque c'bon monsieur envoyé par monseigneur l'évêque est arrivé à temps, et c'est fort heureux, il n'y a plus rien entre nous; plus d'mariage!...

MARIE.

Mon père dit qu'c'est un affront qu'vous nous faites, et qu'ça n'peut pas s'passer comme ça!...

MADAME NIQUET.

Laissez-nous donc tranquille avec vot' père!... nous nous en moquons pas mal!... M. Ricard!... voilà grand'chose!...

MARIE.

Qu'appelez-vous, madame? voilà grand'chose?... c'est ainsi qu'vous parlez d'un homme respectable.... de l'auteur de mes jours?...

MADAME NIQUET.

Un soldat! un r'négat! un je ne sais pas quoi!...

MARIE, *criant.*

C'en est trop! je n'souffrirai pas qu'on insulte mon père, entendez-vous ça, madame?... et j'm'en vais lui dire qu'c'est moi qui ne veux plus jamais d'la vie entendre parler ni d'vous, ni d'vot' fils!... (*A elle-même en suffoquant.*) Insulter mon père!...

(Elle va pour sortir.)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LE CURÉ.

LE CURÉ.

Eh! mon Dieu! qu'y a-t-il?... pourquoi ces cris?... cette dispute?...

MADAME NIQUET.

Ah! vous v'là, M. l'curé!... oui, vous faites d'belles choses avec vot' tolérance pour les protestans!... vous nous aviez joliment mis dans l'erreur, moi et mon pauvr' garçon!... sans ç'bon M. Lenoir qu'est

v'nu bien à point pour nous sauver, nous étions tous damnés à tout jamais !...

LE CURÉ.

Ah ! c'est M. Lenoir qui vous a brouillés ?...

MADAME NIQUET.

Vous le connaissez ?

LE CURÉ.

Non ! Dieu merci !... mais, tout à l'heure, en rentrant dans le village, j'ai appris de ses nouvelles...

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, CATHERINE, *sortant du cabinet où Lenoir déjeûne.*

CATHERINE.

Ah! monsieur! quel bonheur qu'vous soyez de retour !... t'nez ! c'monsieur est là à déjeûner... il s'est fait servir de vot' meilleur vin, et il a mangé l'poulet qu'était pour vot' dîner...

MADAME NIQUET.

Il paraît qu'il a fini, car le v'là qui s'lève de table, et qui vient...

LE CURÉ.

Laissez-moi seul avec lui... Vous, madame Niquet, et vous, mademoiselle Marie, ne vous en allez pas, je vous en prie ! restez avec Catherine... surtout promettez-moi de ne plus vous quereller, et prêtez un peu l'oreille à la conversation que je vais avoir avec ce monsieur...

MADAME NIQUET.

Tiens !... quoi donc qu'il va lui dire?...

CATHERINE.

Le voici... venez... venez...

(Elle emmène madame Niquet et Marie.)

SCÈNE XIX.

LE CURÉ, LENOIR.

LENOIR, *ayant encore sa serviette.*

Ah ! j'ai bien déjeûné !... le digne pasteur a un certain petit vin blanc....

(Il aperçoit le curé, et jette aussitôt sa serviette. Le curé le salue très-honnêtement. Lenoir lui fait plusieurs signes de tête et plusieurs saluts d'un air de protection.)

LE CURÉ.

Je crois que monsieur est M. Lenoir ?

LENOIR.

Moi-même... vous êtes le maître de céans ?

LE CURÉ.

Oui, monsieur... je regrette de ne m'être pas trouvé ici à votre arrivée...

LENOIR, *légèrement.*

Vous êtes bien bon!... au surplus, comme ma mission est très-importante, je me suis empressé d'en remplir l'objet en ce qui concerne ce pays...

LE CURÉ.

C'est de quoi je me suis aperçu par le tumulte, l'agitation qui règnent dans cette commune, où j'ai su que c'était vous qui étiez cause...

LENOIR, *l'interrompant.*

Bah! vraiment?... est-ce que ma présence fait quelque sensation?... tant mieux! tant mieux!...

LE CURÉ.

Monseigneur me marque que vous voudrez bien me dire le sujet de votre visite.

LENOIR.

C'est juste!... mais, auparavant, il faut que vous sachiez ce que je suis...

LE CURÉ.

Monsieur est, je crois, commis-voyageur?

LENOIR.

C'est-à-dire... permettez...

LE CURÉ.

De quelle maison de commerce?

LENOIR.

De la maison d'Holy-Rood.

LE CURÉ, *cherchant.*

Holy-Rood...

LENOIR.

En Écosse.

LE CURÉ.

Je ne connais pas cette maison-là.

LENOIR, *riant.*

Comment! vous ne devinez pas?... (*A part.*) Il n'est pas fort, le curé... (*Haut.*) Vous ne devinez pas que je suis un émissaire secret du roi?...

LE CURÉ.

Du roi?... quel roi?

LENOIR.

Parbleu! celui qui a été sacré à Reims, et à qui nous avons tous juré fidélité!...

LE CURÉ.

Celui-là fut parjure! et, en faussant ses sermens, il nous a relevés des nôtres!

LENOIR, *très-sérieusement, et changeant de ton.*

Quoi! monsieur, c'est vous qui vous mettez ainsi en opposition avec votre prélat?... vous, simple pasteur de village!... vous ne gouvernez donc pas votre troupeau d'après l'esprit de votre évêque?

LE CURÉ.

Je le gouverne d'après l'esprit de l'Évangile... Au fait, monsieur, que voulez-vous de moi?

LENOIR.

Que vous fassiez cause commune avec les sujets dévoués au roi légitime, à Charles X.

LE CURÉ.

Je ne connais de légitimité que celle qui est consacrée par le vœu unanime de la nation.

LENOIR.

Direz-vous encore que c'est d'après l'Évangile que vous agissez de la sorte?

LE CURÉ, *prenant un livre qui se trouve là.*

Prenez ce livre, monsieur, et veuillez l'ouvrir...

LENOIR, *prenant le livre.*

Qu'est-ce que c'est que ça?

LE CURÉ.

C'est l'Évangile...

LENOIR, *ouvrant le livre.*

Qu'a-t-il de commun?...

(Lenoir tient le livre ouvert; le curé lui montre du doigt ce qu'il lit.)

LE CURÉ, *lisant.*

« La justice élève les nations... Le roi qui verse injustement le « sang de ses sujets est maudit du ciel. Premier Evangile, chap. 14, « verset 34. » Et plus haut, tenez, monsieur... là... (*Il lit.*) « Une « grande multitude de peuple est l'honneur du roi, et le prince qui « n'a que peu de sujets est la honte de la terre... »

LENOIR, *s'emportant.*

Le peuple! le peuple!... mais, mon Dieu! qu'est-ce donc que le peuple?... un tas de misérables...

LE CURÉ, *continuant de lire.*

« Celui qui injurie le peuple fait injure à Dieu, car on ne peut in- « sulter la créature sans insulter en même temps le Créateur... « Même Evangile, verset 31. »

LENOIR, *vivement.*

Eh! monsieur! quand vous me citerez tout l'Evangile, ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mais bien de remettre sur son trône S. M. Charles X; et c'est une entreprise à laquelle, en votre qualité de prêtre, vous devez concourir par la confession, la prédication...

LE CURÉ.

Quoi! monsieur, vous voulez que je prêche la guerre civile?...

LENOIR.

Pourquoi pas? beaucoup de vos confrères n'ont fait que cela, et s'en sont bien trouvés... si vous aspirez un jour à l'épiscopat...

LE CURÉ.

Vous m'offensez, monsieur : le caractère dont je suis revêtu, ma qualité de ministre d'une religion de paix et de tolérance m'imposent l'obligation d'éclairer les fidèles... il est de mon devoir d'avertir ceux qui se trompent de route... (*il tend la main à Lenoir*) et de leur tendre la main pour les ramener dans le sentier de l'honneur, dans la voie du salut... (*Il prend la main à Lenoir, qui reste interdit d'étonnement.*) Je dois dire à celui qui s'égare : Mon ami, que faites-vous? où marchez-vous?... Quoi ! vous voulez troubler la paix de vos frères ! vous voulez les armer les uns contre les autres, et les animer au carnage !... Ah ! cela fait horreur !... abandonnez, abandonnez ce rôle infâme ! ou craignez la justice de Dieu !...

LENOIR, *quittant brusquement la main du curé.*

Et moi qui me laissais presque attendrir !... je rougis du moment de faiblesse que je viens d'avoir... c'est un affront dont je voudrais pouvoir me venger ; mais les gens de votre état sont...

(Il fait un geste provocateur.)

LE CURÉ, *après un mouvement d'indignation qu'il tâche de réprimer.*

Lâches! voilà ce que vous vouliez dire. Je vous ai bien compris... Les lâches sont ceux qui agissent dans l'ombre, qui acceptent des missions secrètes dans le but de renverser un gouvernement légal, et qui, se montrant ennemis de leur patrie, sont indignes du titre de citoyen français.

LENOIR, *d'un éclat de voix terrible.*

Monsieur !... c'en est trop !... vous êtes bien heureux de n'être qu'un prêtre !... sans cela, je vous demanderais raison...

LE CURÉ.

Ne criez pas... je pourrais vous satisfaire... (*Le conduisant près d'une armoire.*) Avant de me donner à l'état ecclésiastique, j'avais parcouru la carrière des armes. (*Ouvrant l'armoire, et en sortant l'uniforme de la garde impériale.*) Tenez...

LENOIR, *très-étonné.*

L'uniforme de l'ex-garde impériale !

LE CURÉ.

Que j'ai quitté après l'affaire de Waterloo, défaite illustre ! honorable ! où tant de trahisons m'ont fait renoncer au métier de soldat pour l'état de prêtre... prêtre selon l'Évangile... Je vous en ai d'abord parlé le langage, vous avez refusé de m'écouter... mais vous voyez que je pourrais encore me défendre... Quand on a porté cet habit-là, on ne craint pas de mourir...

(On entend des cris et un grand tumulte au dehors.)

LENOIR.

De grâce, monsieur, laissons cela !...

(Les cris et le tumulte recommencent, et sont plus rapprochés.)

SCÈNE XX.

LES MÊMES, CATHERINE.

CATHERINE, *accourant.*

Ah! monsieur! quel bruit dans tout l'village!c'est à M. Lenoir qu'on en veut!...

(Cris au dehors.)

Où est-il? où est-il, ce scélérat de Lenoir?... ce gueux de chambellan? il faut l'arrêter!... il faut le pendre!...

LENOIR, *très-effrayé.*

Ah ciel! c'est fait de moi!...

LE CURÉ.

Vous l'entendez, monsieur, les honnêtes gens que vous vouliez égarer sont indignés de vos desseins coupables!

(Le bruit recommence.)

CATHERINE.

Ah! mon Dieu! v'là qu'on vient!

LENOIR, *au curé.*

Je vous en prie, monsieur, sauvez-moi!...

LE CURÉ.

Je connais assez l'esprit national pour être sûr que partout où vous irez vous exciterez une juste indignation; je ne vous crois nullement dangereux, et je n'hésite pas à vous sauver... (*Le faisant passer par la porte qu'il indique.*) Passez par cette porte dérobée; elle conduit dans le bois, d'où vous gagnerez la grande route, et là, vous serez hors d'atteinte!...

LENOIR.

Ah! monsieur! comment reconnaître?...

LE CURÉ.

En abandonnant vos projets.

LENOIR.

Je vous le jure!...

LE CURÉ.

Prenez-y garde! peut-être ailleurs n'en seriez-vous pas quitte ainsi!...

CATHERINE.

Dépêchez-vous de partir!... les v'là!...

LENOIR, *au curé, qui le conduit à la porte dérobée.*

Adieu! monsieur!... au revoir.

LE CURÉ.

Puisse le ciel vous absoudre!... et protéger votre fuite!... Adieu!...

(Lenoir sort par la porte dérobée.)

SCÈNE XXI.

LE CURÉ, CATHERINE, Mme NIQUET, MARIE, RICARD, LE MAIRE, DEUX GARDES, qui restent à la porte.

MADAME NIQUET, *suivie de Marie.*

Ah! mon Dieu! que se passe-t-il donc? v'là toute la garde nationale qui entre au presbytère.

LE MAIRE *au curé.*

Nous cherchons un individu qui se dit émissaire de l'ex-roi Charles X, et qui voyage sous le nom de Lenoir... On m'a dit, monsieur, que vous l'aviez recueilli chez vous; veuillez bien le livrer à la justice.

LE CURÉ.

L'homme que vous cherchez vient de quitter ce pays, et je crois pouvoir vous assurer qu'il n'y reparaîtra jamais.

LE MAIRE.

Vous avez favorisé l'évasion de cet émissaire quand il devrait subir la peine de ses projets criminels!...

LE CURÉ.

J'ai mieux aimé les lui faire abandonner. J'ose croire que le repentir est en lui; s'il en était autrement, rassurez-vous; partout où il ira, le mépris de ses concitoyens en fera justice!...

MADAME NIQUET, *qui a été voir.*

Ah! mon Dieu! mon Dieu! v'là mon garçon qu'est arrêté!...

TOUS.

Votre fils?...

CATHERINE, *qui a été voir.*

Il paraît qu'il s'est réclamé d' monsieur l' curé, car v'là qu'on l'amène...

SCÈNE XXII, ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, THOMAS, *armé jusqu'aux dents d'une manière comique, et en costume grotesque de chouan; il est amené par la garde nationale.*

MADAME NIQUET.

Ah! mon pauv' Thomas! quoi qu't'as donc fait?...

THOMAS, *pleurant.*

Ah! maman! ah! monsieur l' curé!...

LE MAIRE.

Silence! D'après le rapport qui m'a été fait sur le sieur Thomas, il est constant qu'il a été d'intelligence avec le sieur Lenoir, et qu'il s'est engagé...

THOMAS.

J'nous sommes engagé dans le régiment des chouans, v'là tout! c'était pour arrêter les diligences et gagner l' ciel...

LE CURÉ, *au maire.*

La naïveté de ce jeune homme vous dit assez combien il serait ridicule de donner la moindre importance à la faute qu'il a commise...

LE MAIRE.

Vous me répondez, monsieur, qu'il n'était qu'égaré?...

LE CURÉ.

Je vous en réponds!...

LE MAIRE.

Qu'il soit libre!...

TOUS *embrassant le curé.*

Ah! monsieur le curé!... que de bontés!...

LE CURÉ.

Vous voyez, mes amis, que je mérite votre confiance... Promettez-moi donc, à l'avenir, de vous en rapporter à moi du soin de vous guider.

TOUS.

Toujours! toujours!...

MADAME NIQUET.

Et pour commencer, j'vous promets que d'main mon fils épousera mademoiselle Marie, si son père y consent.

RICARD.

De tout mon cœur!... Pardon d' la liberté!...

THOMAS ET MARIE.

Quel bonheur!...

LE CURÉ.

Oui, mes enfans, vous serez heureux en rendant hommage au ciel chacun suivant la religion de ses pères; car rappelez-vous qu'il est dit dans l'Évangile, que Dieu a fait l'homme libre, et que vouloir lui donner des chaînes, c'est violer les lois de la nature, dont l'Être-Suprême est l'auteur.

FIN.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2428
S72C8

Simonnin, Antoine Jean Baptiste
Le curé et les chouans